L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73.

NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI MATIN, 18 NOVEMBRE 1870.

44me Année.—Vol. XLIV.

DUFOUR & LIMET,
PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI MATIN, 18 NOVEMBRE.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Pour les détails, voir aux annonces.

Par Eug. Tourne à 10 1/2 heures, au Importer's Bonded Warehouse—27 barriques de vin rouge, et 3 totailles de cognac Fine Champagne.

Par Louis Stern & Bros., au No 16 de la rue de Chartres—Vente importante et péremptoire de ses bottes, souliers et brodequins, formant un des plus beaux stocks de chaussures pour hommes, femmes et enfants.

Par D. E. Morphy, sur la Levée, en face de la Rue Girod—1,351 barils de farine.

Aussi, farine de maïs.

Par J. Déjan, Jr., à sa salle d'encan, rue Gravier—Vente régulière de meubles et pianos.

Par Hoffman, Marks & Co, à leur salle d'encan No 38 de la rue de Chartres—Lingerie, mantelets, notions, articles de fantaisie, tapis anglais.

Par Stern et Bros. au No. 16 de la rue de Chartres—Bottes, souliers et brodequins.

Par C. Léonnet, au No. 96 de la rue de Chartres—Habillements, articles de toilette, chapeaux, etc.

☞ Faites imprimer vos Factures, Cartes, etc., au "Pelican Printing Office", encaisseurs des rues Camp et Perdido.

☞ CANDIS PURS et au MÉLANGE — Confiserie fine en tous genres chez J. VILLAMURIA & Co, Successeurs d'Ernest Turpin, 83 rue Vieille-Levée.

ATTENTION!

Vente, à 10 heures et demie, par ordre des expéditeurs, de 77 barriques vin rouge; aussi, 3 totailles d'Cognac Brandy. Voir les avis d'encan par Eugène Tourne.

Farine—1351 barils de farine.—Voir l'annonce de D. E. Morphy.

La Situation en France.

Après la capitulation de Bazaine—acte de trahison sans pareil dans l'histoire des nations—nous écrivions un article sous le titre "Plus d'Armée, un Peuple debout." Ce qui se passe aujourd'hui en France, justifie pleinement ce que nous avons dit. L'Empire disparu, l'armée impériale faite tout entière prisonnière comme son chef, il est resté un peuple soulevé par la colère et l'indignation et ce peuple a prouvé qu'il ne voulait pas être conquis.

Le roi Guillaume, après des victoires et des succès qui l'ont étonné tout le premier, se trouve arrêté devant une capitale défendue par 500,000 citoyens devenus soldats du jour au lendemain. Ses armées qui ont eu raison de toutes les forteresses, sont désormais chaque jour par les défenseurs improvisés du pays dont le nombre s'accroît d'une manière alarmante pour la sécurité des envahisseurs. Les atrocités commises par les hordes prussiennes, si elles ont atteré quelques âmes lâches, ont exaspéré les masses et soulevé le pays dans un élan d'indignation qui sera, nous l'espérons, irrésistible.

Pendant que les légions du roi Guillaume se noient de butin en mettant à sac les parties les plus riches de la France, dans un rayon de trente lieues autour de Paris, des armées nouvelles s'organisaient silencieusement, les fonderies fabriquaient des canons, et tout se préparait pour entamer une nouvelle lutte sur laquelle les vainqueurs paraissent ne pas avoir compté.

La reprise d'Orléans par l'armée de la Loire vient dinaugurer brillamment cette campagne d'hiver que les troupes alliées espéraient passer tranquillement dans de bons cantonnements, en attendant le Paris fut réduit par la famine à capituler. Cette armée de la Loire que le roi Guillaume et ses conseillers étaient portés à considérer comme un mythe, vient de se montrer et d'affirmer son existence par une action d'éclat qui aide retentir comme un coup de foudre à Versailles.

Aujourd'hui, on croit Versailles menacé par le prince Frédéric-Charles à qui on a appelé à la hâte au secours de Von der Tann et de son auguste maître, qui commence à comprendre qu'il fait meilleur à Berlin qu'au palais de Louis XIV.

Il est probable que les armées allemandes vont se concentrer autour de Paris et se livrer là, dans cette région une série de batailles décisives.

L'artillerie de l'armée de Lyon, devait elle livrée complètement le 15 novembre, et avant peu, nous apprendrons que cette armée, plus puissante qu'on ne l'a cru jusqu'à présent, a repris l'offensive et menace de couper les communications des armées prussiennes avec l'Allemagne.

Les victoires des Français à Orléans et à Artenay ont une grande importance matérielle et morale, surtout ce qui nous rassure, c'est autant que ces succès de l'armée de la Loire sur l'issue de la campagne, c'est le changement qui s'est opéré partout dans le ton de la presse départementale. La lecture des journaux français de 15 octobre nous a redonné une nouvelle confiance dans le triomphe définitif de la cause française.

Il y a quelques semaines, les journaux n'étaient bien que les échos de la consternation de toutes parts, que les patriotes, qui était aussi vite, que les actes de découragement abondaient, mais, en même temps, ils se répandaient en plaintes sur l'absence d'organisation, sur le manque d'initiative, sur l'impéritie des chefs. Aujourd'hui, tout cela a changé. Les clameurs du pays ont reçu des armes, ils ont été organisés et disciplinés. La France a été divisée en districts militaires, et ces districts ont placé sous le commandement des chefs résolus qui ont imprimé une direction énergique à la défense. L'artillerie qui manquait partout, arrive maintenant des fonderies de l'intérieur comme de l'étranger.

Encore quelques jours, et les 600,000 Prussiens qui sont disséminés de la frontière du Rhin à Paris, auront à se défendre contre quatre armées comptant 500,000 hommes et mille pièces de campagne et trois autres armées organisées dans l'intérieur et qui attendent qu'un signal pour se ruer sur les assiégeants.

Dans les choses qui vont avoir lieu, les Prussiens pourront être partagés, mais si l'armée peut être débloquée même d'un seul côté et ravitaillé, la lutte se prolongera et cette prolongation la rendra très probable un désastreuse pour les Prussiens.

Le roi Guillaume s'apercevra mais un peu tard, qu'il a fait une folie de ne pas écraser la paix et se contentant d'une indemnité de quelques milliards qui ne lui était certes pas une légitime mettre, mais que ses succès militaires l'autorisaient à réclamer. Quant à la France, elle a tout à gagner à avoir continué la guerre, car notre conviction est qu'elle pourra sauver son honneur et son argent et punir, comme elle le méritent, les traîtres qui l'ont indignement mise au pillage.

THÉATRE DE L'OPÉRA.—Le rideau s'est levé, hier soir, devant une des plus belles salles qui se puissent voir. C'est d'un heureux augure pour l'avenir. Espérons que les efforts de la Direction seront couronnés de succès. Nous voulons parler, bien entendu, du succès financier, absolument indispensable à la prospérité de l'Institution, et non du succès artistique, c'est déjà chose sûre, les bravos du public, de nombreux rappels, et les signes manifestés de la satisfaction la plus vive le témoignent hautement.

Mme Rozès, Mme Naddi, MM. Cazeaux, Estelmary et de Keghel ont reçu, du brillant public qui assistait à la représentation d'hier soir, un accueil sympathique et chaleureux. Nous aurons le plaisir de les entendre demain, samedi, dans *La Juive*, et de Flotow annonçant la deuxième représentation de la grande œuvre d'Halévy.

COURSES.—MM. Fernandez et Villa, au coin des rues Dauphine et Royale, viennent de recevoir un vaste assortiment de cigares et de cigarettes de la Havane de toutes les marques favorites. Cet assortiment est offert aux prix les plus modérés.

☞ Si vous souffrez d'un rhume opiniâtre, prenez du Baume Pectoral aux Navets Indiens de Laplace.

"LA PERLE." POUDRE DENTIFRICE. Les dents sont d'une importance capitale, sans elles il n'y a ni vraie beauté, ni bonne digestion. Pour les conserver faites usage tous les jours de la PERLE, poudre dentifrice préparée par M. A. Grifin. Cette poudre blanchit et conserve admirablement les dents, préviennent en arrêtant la carie, bouche et vivifie les gencives; parfume la bouche et la maintient dans un parfait état de propreté.

C'est, au dire de tout le monde, la meilleure poudre dentifrice parue jusqu'à ce jour.

Elle vend 50 cents la boîte seulement, à la Pharmacie, rue Royale, 225, coin Hospital.

☞ La machine à coudre de Grover & Baker a obtenu le premier prix accordé à la meilleure machine pour familles, aux Foires d'Etat de la Louisiane et du Texas, en 1870. Bureaux, 183, Canal.

Autres nouvelles par le câble.

L'ARMÉE DU NORD.

Le *Herald* a reçu une dépêche spéciale, datée de Lille le 9, donnant les nouvelles qui suivent :

La marche des Prussiens sur Lille créa une grande agitation en cette ville. Le peuple entier est décidé à la résistance jusqu'à la mort. En réponse à une invitation du maire, des milliers d'habitants de la campagne entrent dans la ville, amenant avec eux des quantités de bétail, volailles et autres provisions.

Les mouvements militaires des Français sont actuellement inconnus, le général Bourbaki ayant fait défense formelle de communiquer aucune nouvelle sur la situation, la force, etc., de l'armée. Bourbaki est considéré comme le plus habile des généraux ayant actuellement un commandement en France. La mise en suspicion de sa fidélité émanait des rouges, mais il faut ajouter que le général rencontre aussi une certaine froideur de la part du gouvernement à Tours.

Le correspondant raconte ici qu'il s'adressa à Bourbaki pour être autorisé à accompagner l'armée, et que le général lui dit de s'adresser au préfet. Il continue ainsi :

Le général est entièrement absorbé par les détails d'organisation, ce qui rend ses manières un peu brusques, mais quand il sera prêt à marcher, il accordera sans doute l'autorisation demandée.

On dit que l'avant-garde prussienne est à 50 heures de Lille. Les troupes de Bourbaki sont en partie composées des meilleures qui restent à la France. On croit que leur nombre est de 30,000.

Lille est fortifiée comme Strasbourg, et il existe une certaine ressemblance entre ces deux villes. Les fossés des remparts sont remplis d'eau, et les canons qui protègent les bastions lancent en moyenne des projectiles du poids de 20 livres. On pense que les canons sont rayés.

Pendant la nuit du 8 courant, la détonation accidentelle d'un fusil, dont la balle vint frapper un citoyen à l'épaule, créa une espèce de panique. On croyait à une attaque des Prussiens.

Tous les habitants ont reçu l'ordre d'amasser trois mois de provisions ou de quitter la ville.

La guerre en France.

Le *Défenseur*, de Saint-Etienne, publie la lettre suivante, adressée par un franc-tireur provençal au secrétaire de ce journal :

Besançon, le 17 octobre 1870.

Mon cher ami,

Deux mots à la hâte, sur mon lit à l'hôpital, où me retient une légère blessure à la cuisse, et ensuite une marche forcée.

La garde mobile et la garde nationale des Vosges avaient abandonnés au milieu de 25,000 Prussiens, qui forcé des Vosges, et se sont laissé prendre tout, bouillons, armes et bagages. Nous avons recueilli ces épaves, face à face à l'ennemi dans la plus périlleuse des retraites : tué 2,000 Prussiens environ et blessé d'autres plus nombreux, mais de 1,000 Bretons et Provençaux réunis nous ne comptons plus que 400 à peine : tout le reste tué ou fusillé par l'ennemi, auquel nous avons fusillé tous les prisonniers comme représailles.

Nous sommes dans un état de délabrement, d'exténuation, et de dénuement indescriptibles, après avoir fait, en huit jours, quatre cents kilomètres, repoussé cinq attaques, sorti deux fois d'un cercle d'ennemis, tout cela par une pluie torrentielle, gravi de grace, sur les hauts plateaux des Vosges, dans des sentiers inaccessibles à l'artillerie et à la grosse armée alliant et venant sur nos pas pour donner le change aux espions; enfin, nous avons couru les plus grands dangers et brûlé 300 cartouches chacun dans notre chasse-poi.

Nous ramenons des chevaux de uhlans au nombre de vingt, et pour 500,000 fr. de prises ; tous nos blessés ; et enfin Pennemi n'a pu entamer notre retraite vraiment prodigieuse.

Garibaldi est le notre général en chef.

Nous sommes six 25,000 franc-tireurs sous les ordres sans compter les Garibaldiens et les Américains.

Mille hommes à tous nos amis, à la famille Delassalle. Ecris moi longuement des détails sur tout ce qui m'intéresse.

Je demeure mille fois.

Ton vieux,

P. HIRARE.

Ce récit est confirmé par une note insérée dans le *Salut Public* de Lyon et que voici :

On assure que dans l'affaire de 12 dans les vosges, quand la compagnie de bandade des mobiles du Haut-Rhin, les Prussiens au nombre de 25,000, auraient été entièrement défaits. Les franc-tireurs de Mirescourt et autres qui ont sonné tout le chef de l'ennemi ont subi de grandes pertes. Mais aussi les Prussiens sont bien plus considérables.

1,500,000 CHASSEPOTS.

Un constructeur de Châteauroux, M. Auguste Hidien, allié à une famille américaine, a inventé un système de transformation de fusils à canons chassepots. Il a soumis son invention au gouvernement du Tours, qui lui a immédiatement fait une commande de 1,500,000 fusils.

M. Hidien s'engage à en fournir 25,000 par jour.

Les journaux de Londres nous affirment qu'on a mis à la disposition de cet habile constructeur les manufactures de Châtellerault, Saint-Etienne, Tulle et les arsenaux de Bourges.

Nous lisons dans l'*Echo de la Frontière* :

C'est à un ingénieur de Lille, résidant à Reims, que revient le mérite d'avoir opéré la rupture des écluses qui ont libérale ensemble d'une partie du territoire par des gros canons prussiens.

Le Conseil municipal, sur sommation des Prussiens, fit voter deux cent lui l'ingénieur en lui ordonna de rétablir lesdites écluses à bref délai. Cet ingénieur répondit qu'il ne le ferait pas à Français et à patriote, je ne me soumettrai d'une pareille honte."

Le lendemain matin, les Prussiens se rendirent chez lui pour faire prisonnier, mais il avait prévenu son visite, et, pendant son retour à Lille, il se félicite du bon tour qu'il leur a joué, assurant à ses amis que les écluses de Reims ont été coupées de telle façon qu'il faudra encore du temps pour désembourber l'artillerie prussienne."

PÉRIGUEUX.

Un corps de francs-tireurs espagnols a traversé la gare de Périgueux, remontant vers le centre de la France.

NANTES.

On lit dans le *Phare de la Loire* :

Un Vendéen, possesseur d'un établissement industriel à Nantes, où il habitait naguère, garde mobile dans un bataillon de la Vendée, en ce moment à Fontenay, annonce par une lettre adressée à sa femme, à Nantes, qu'on vient de découvrir dans l'arsenal de Rochefort, 25,000 chassepots et plusieurs pièces d'artillerie. Les chassepots étaient dans un état de rouille, et ils ont été heureux de les trouver.

Nous donnons cette nouvelle telle qu'elle a été rapportée par les journaux, en signalant que elle est officiellement confirmée.

On lit dans le *Courrier de Saône-et-Loire* :

"Un de nos compatriotes faisant partie de l'armée de Besançon, écrit à sa famille :

"Besançon, 21 octobre.

"Le 17, nous avons été passés en revue par Garibaldi et Cambetta. Garibaldi a paru très content de nous ; il veut faire à l'ennemi une guerre sans relâche, le poursuivre, et le harceler jour et nuit.

"Le 19, nous avons eu un engagement avec les Prussiens. Ceux-ci étaient au nombre de 15,000 hommes environ. Nos forces dépassaient le chiffre. Le combat a duré trois heures et demie.

"L'ennemi s'est tenu à distance, puis a battu en retraite sur Belfort, pillant et volant sur son passage.

"Il a eu 40 hommes tués ; nous en avons eu 17 et 15 blessés. Nous lui avons fait en outre 12 prisonniers. Ces Prussiens sont pleins de vermine : leurs habits sont pourris et tombent en loques.

"Nous sommes maintenant bien habillés et bien chaussés. Nous avons des vivres pour six mois. Nous sommes campés autour du fort. Beaucoup de vent et de la pluie.

"Cela nous contrarie, mais l'ennemi en souffre bien plus que nous.

"Les portes de la ville sont fermées ; les ponts levés sont coupés.

"On dit que les Prussiens veulent marcher sur Lyon. Ce n'est pas commode pour eux."

Beaugency, 23 octobre.

Monsieur le directeur,

Je reçois, par l'intermédiaire d'un digne sitaire, votre estimable journal, et j'y remarque que ce qui concerne Beaugency, vous être assez mal renseigné.

Permettez-moi donc, monsieur le directeur, de vous offrir ces dernières nouvelles.

Le canton de Beaugency, à cheval sur la Loire, se trouve en ce moment occupé par environ 1,500 hommes de plus corps, sur la rive droite, et autant sur la rive gauche.

Le Loiret semble être la limite des troupes françaises qui viennent, en assez petit nombre, jusqu'à Beaugency, des deux côtés du fleuve.

Hier, 22 octobre, il y eut eu une légère escarmouche sur les hauteurs de Pompierre (rive droite) entre les hussards français et des cuirassiers blancs prussiens, appuyés d'une assez notable quantité de sapeurs du génie. Ce dernier corps, qui ne tirait qu'après avoir coulé toutes les embarcations qui servaient au passage depuis que notre pont est rompu.

Hier, également, sur la rive gauche, à Lailly, il y a eu quelques ennemis tués par les francs-tireurs et chasseurs de Vincennes qui occupent le bois de Lailly. Cette escarmouche a eu pour conséquence immédiate, une fusillade très vive des Prussiens qui ont tiré quelques payisans, et l'incendie de 13 ou 14 maisons qui n'ont pas pu être débarrassées des valeurs qu'elles renfermaient.

Dans l'une d'elles, on a trouvé un sac-vite carbonisé. Soixante personnes ont été prises parmi la population de Lailly pour être fusillées, et s'en est fait grand cas qu'aux prières faites à genoux par M. de Lorge et de Lailly, propriétaires ; j'ajoute que, depuis dix jours que l'armée française occupe les bois, on n'a à regretter aucune perte.

Du reste, et c'est le bruit général, on trouve l'armée française on ne peut plus prudente.

Beaugency a eu à réaliser quelques réquisitions sans grave importance. Meung a été imposé de 30,000 francs en numéraire et marchandises. Orléans est affreusement pillé, et comme Meung, Beaugency se prépare au même sort.

On a blâmé Orléans, Meung et Beaugency de ne pas avoir organisé de défenses. Pour l'honneur de ces trois villes, il est bon de dire qu'elles ont toujours été abandonnées par l'armée française au moment du danger.

J'espère que l'histoire rétablira la vérité, et la vérité sera que bien triste page pour nos armes.

STEAMER BELLE OF ALTON.—Parmi les steamers qui font un service régulier entre la Nlle-Orléans et Grand Ecore, nous devons citer en première ligne, celui que commande le capitaine J. P. McKenney, et qui a pour assistant-commis M. J. J. Compère. Le bateau à vapeur *Belle of Alton* est remarquable à la fois par sa solidité, l'excellence de ses aménagements et la rapidité de sa marche. Ses officiers sont en outre aussi prudents qu'expérimentés. Aussi ne manque-t-il ni de fret ni de passagers. Il part de la Nlle-Orléans tous les vendredis à 5 heures de l'après-midi, et descend tous les points de la côte jusqu'à sa destination.

SALON DE LUNCH.—Nous annonçons aux dames que MM. Desbons et Bonnecaze viennent de faire l'ouverture de leur salon de lunch à l'encoignure des rues St-Pierre et Royale, et à l'encoignure des rues Toulouse et Bourbon. Les dames y trouveront des comestibles délicats, des gâteaux exquis et tous les genres de rafraîchissements, ainsi qu'un service attentif. MM. Desbons et Bonnecaze tiennent aussi le salon des dames à l'Opéra et ils y auront constamment des glaces, des sirops et des gâteaux. Les trois établissements de ces messieurs ne tarderont pas à être populaires auprès des dames.

PRIX CAPITAL $50,000.—Belle prise et qui n'est pas chimérique. Un numéro sur 20,000! Il s'agit tout simplement de tomber sur le bon. Avec $20 seulement vous avez le choix. Prenez donc le numéro qui vous agrée, celui qui s'est offert le plus souvent à votre vue dans la journée, celui que vous avez rêvé, celui qu'un autre a rêvé, celui qui vous a été signalé comme devant emporter le prix, celui enfin qui vous semble réunir toutes ces chances dont l'ensemble constitue une fatalité fortunée. Prenez le et avec $20 seulement, nous le répétons, vous aurez $50,000. On dit que la loterie est une source de désappointements et de déboires. Cela est faux, positivement faux. On ne cite personne que la loterie ait rendu et on cite un bon nombre de gens qu'elle a enrichis, sans compter ceux qui y ont *gagné* de fortes sommes sans le dire. Toute la question consiste à savoir si la loterie se fait loyalement. Or, sous ce rapport, la loterie de la Louisiane peut le disputer avantageusement à toutes les loteries du monde, son tirage ayant lieu en plein public et le paiement des billets sortants étant opéré sans délai et sans déduction. Le public lui devant se tirer demain, samedi, 19 novembre, à 11 h. du matin, il ne reste plus qu'un jour et quelques heures. Profitez-en, et le cas échéant, votre fortune est faite.

☞ La machine à coudre de Grover & Baker, qui a remporté le prix aux Foires d'Etat de la Louisiane et du Texas, ne coûte que $60. Bureaux, 183, de la rue du Canal.

CHRONIQUE LOCALE.

DANIEL MULLIGAN CONTRE LA VILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.—Cette fameuse cause a été terminée mercredi soir à la Cour du juge Cotton, devant un jury composé de contribuables.

Mulligan a été rendu contre la ville en faveur de Mulligan. Sir Andrew Buchanan, qui défendait par instantanément de ville Wardell et Mulligan par le juge Cotton. Cette affaire, ou plutôt cette plainte, portée à la Cour Suprême, avait été renvoyée à la Cour inférieure, de forme dans la remontée. A la seconde audience de cette cause, la ville avait demandé un jury et ce jury, composé, vient de le voir, ne lui a pas été favorable. En première instance déjà, le juge Cooley avait rendu une décision pour Mulligan et contre la ville.

CHÈVRE BLANCHE.—Nous avons eu hier matin une forte gelée blanche dont peu de gens se plaindront et dont les sucriers se réjouiront. Le temps de rouler les cannes était pleinement venu, mais une trop vive chaleur occasionnait une grande dépense de combustible et empêchait de faire du bon sucre. Maintenant le sucre sera cuit, et la fabrication en sera beaucoup plus économique. Cela annonce que la récolte sera considérable. Quant à celle du coton, elle sera immense, si l'on trouve assez de mains pour la ramasser tout entière.

HUITIÈME COUR DE DISTRICT.—Joseph Llado contre Jn. J. T. Jackson—Dans cette affaire, le pétitionnaire avance que, dans l'élection du 7 novembre, il était candidat pour la place de coroner du Deuxième et du Troisième Districts et que les rotours d'élection, tels qu'ils ont été fournis, donnent une majorité de 73 votes au défendeur, bien qu'en fait le pétitionnaire ait reçu la majorité.

M. McPhelin conteste aussi l'élection de H. C. Dibble comme juge de la Seconde Justice de Paix, et nous apprenons que plusieurs autres places sont aussi contestées.

LES PRISONNIERS DE BATON-ROUGE.—L'interrogatoire des prisonniers continuera rien faire découvrir de nouveau. Les témoignages entendus hier, ne diffèrent pas de ceux déjà publiés. Le général Bragg a déclaré que ses hommes étaient "Français et patriotes" et ne se soumettrait d'une pareille honte."

Le lieutenant-major, les Prussiens se rendirent chez lui pour faire prisonnier, mais il avait prévenu son visite, et, pendant son retour à Lille, il se félicite du bon tour qu'il leur a joué, assurant à ses amis que les écluses de Reims ont été coupées de telle façon qu'il faudra encore du temps pour désembourber l'artillerie prussienne."

PÉRIGUEUX.

Un corps de francs-tireurs espagnols a traversé la gare de Périgueux, remontant vers le centre de la France.

NANTES.

On lit dans le *Phare de la Loire* :

Un Vendéen, possesseur d'un établissement industriel à Nantes, où il habitait naguère, garde mobile dans un bataillon de la Vendée, en ce moment à Fontenay, annonce, par une lettre adressée à sa femme, à Nantes, qu'on vient de découvrir dans l'arsenal de Rochefort, 25,000 chassepots et plusieurs pièces d'artillerie. Les chassepots étaient dans un état de rouille, et ils ont été heureux de les trouver.

Nous donnons cette nouvelle telle qu'elle a été rapportée par les journaux, en signalant que elle est officiellement confirmée.

On lit dans le *Courrier de Saône-et-Loire* :

"Un de nos compatriotes faisant partie de l'armée de Besançon, écrit à sa famille :

"Besançon, 21 octobre.

"Le 17, nous avons été passés en revue par Garibaldi et Cambetta. Garibaldi a paru très content de nous ; il veut faire à l'ennemi une guerre sans relâche, le poursuivre, et le harceler jour et nuit.

"Le 19, nous avons eu un engagement avec les Prussiens. Ceux-ci étaient au nombre de 15,000 hommes environ. Nos forces dépassaient le chiffre. Le combat a duré trois heures et demie.

"L'ennemi s'est tenu à distance, puis a battu en retraite sur Belfort, pillant et volant sur son passage.

"Il a eu 40 hommes tués ; nous en avons eu 17 et 15 blessés. Nous lui avons fait en outre 12 prisonniers. Ces Prussiens sont pleins de vermine : leurs habits sont pourris et tombent en loques.

"Nous sommes maintenant bien habillés et bien chaussés. Nous avons des vivres pour six mois. Nous sommes campés autour du fort. Beaucoup de vent et de la pluie.

"Cela nous contrarie, mais l'ennemi en souffre bien plus que nous.

"Les portes de la ville sont fermées ; les ponts levés sont coupés.

"On dit que les Prussiens veulent marcher sur Lyon. Ce n'est pas commode pour eux."

Beaugency, 23 octobre.

Monsieur le directeur,

Je reçois, par l'intermédiaire d'un digne sitaire, votre estimable journal, et j'y remarque que ce qui concerne Beaugency, vous être assez mal renseigné.

Permettez-moi donc, monsieur le directeur, de vous offrir ces dernières nouvelles.

Le canton de Beaugency, à cheval sur la Loire, se trouve en ce moment occupé par environ 1,500 hommes de plus corps, sur la rive droite, et autant sur la rive gauche.

Le Loiret semble être la limite des troupes françaises qui viennent, en assez petit nombre, jusqu'à Beaugency, des deux côtés du fleuve.

Hier, 22 octobre, il y eut eu une légère escarmouche sur les hauteurs de Pompierre (rive droite) entre les hussards français et des cuirassiers blancs prussiens, appuyés d'une assez notable quantité de sapeurs du génie. Ce dernier corps, qui ne tirait qu'après avoir coulé toutes les embarcations qui servaient au passage depuis que notre pont est rompu.

Hier, également, sur la rive gauche, à Lailly, il y a eu quelques ennemis tués par les francs-tireurs et chasseurs de Vincennes qui occupent le bois de Lailly. Cette escarmouche a eu pour conséquence immédiate, une fusillade très vive des Prussiens qui ont tiré quelques paysans, et l'incendie de 13 ou 14 maisons qui n'ont pas pu être débarrassées des valeurs qu'elles renfermaient.

Dans l'une d'elles, on a trouvé un sac-vite carbonisé. Soixante personnes ont été prises parmi la population de Lailly pour être fusillées, et s'en est fait grand cas qu'aux prières faites à genoux par M. de Lorge et de Lailly, propriétaires ; j'ajoute que, depuis dix jours que l'armée française occupe les bois, on n'a à regretter aucune perte.

Du reste, et c'est le bruit général, on trouve l'armée française on ne peut plus prudente.

Beaugency a eu à réaliser quelques réquisitions sans grave importance. Meung a été imposé de 30,000 francs en numéraire et marchandises. Orléans est affreusement pillé, et comme Meung, Beaugency se prépare au même sort.

On a blâmé Orléans, Meung et Beaugency de ne pas avoir organisé de défenses. Pour l'honneur de ces trois villes, il est bon de dire qu'elles ont toujours été abandonnées par l'armée française au moment du danger.

J'espère que l'histoire rétablira la vérité, et la vérité sera que bien triste page pour nos armes.

STEAMER BELLE OF ALTON.—Parmi les steamers qui font un service régulier entre la Nlle-Orléans et Grand Ecore, nous devons citer en première ligne, celui que commande le capitaine J. P. McKenney, et qui a pour assistant-commis M. J. J. Compère. Le bateau à vapeur *Belle of Alton* est remarquable à la fois par sa solidité, l'excellence de ses aménagements et la rapidité de sa marche. Ses officiers sont en outre aussi prudents qu'expérimentés. Aussi ne manque-t-il ni de fret ni de passagers. Il part de la Nlle-Orléans tous les vendredis à 5 heures de l'après-midi, et descend tous les points de la côte jusqu'à sa destination.

SALON DE LUNCH.—Nous annonçons aux dames que MM. Desbons et Bonnecaze viennent de faire l'ouverture de leur salon de lunch à l'encoignure des rues St-Pierre et Royale, et à l'encoignure des rues Toulouse et Bourbon. Les dames y trouveront des comestibles délicats, des gâteaux exquis et tous les genres de rafraîchissements, ainsi qu'un service attentif. MM. Desbons et Bonnecaze tiennent aussi le salon des dames à l'Opéra et ils y auront constamment des glaces, des sirops et des gâteaux. Les trois établissements de ces messieurs ne tarderont pas à être populaires auprès des dames.

Prussiens, ils étaient au nombre de 25,000 Prussiens, ayant fait défense formelle de communiquer aucune nouvelle sur la situation, la force, etc., de l'armée. Bourbaki est considéré comme le plus habile des généraux ayant actuellement un commandement en France. La mise en suspicion de sa fidélité émanait des rouges, mais il faut ajouter que le général rencontre aussi une certaine froideur de la part du gouvernement à Tours.

Le correspondant raconte ici qu'il s'adressa à Bourbaki pour être autorisé à accompagner l'armée, et que le général lui dit de s'adresser au préfet. Il continue ainsi :

Le général est entièrement absorbé par les détails d'organisation, ce qui rend ses manières un peu brusques, mais quand il sera prêt à marcher, il accordera sans doute l'autorisation demandée.

On dit que l'avant-garde prussienne est à 50 heures de Lille. Les troupes de Bourbaki sont en partie composées des meilleures qui restent à la France. On croit que leur nombre est de 30,000.

Lille est fortifiée comme Strasbourg, et il existe une certaine ressemblance entre ces deux villes. Les fossés des remparts sont remplis d'eau, et les canons qui protègent les bastions lancent en moyenne des projectiles du poids de 20 livres. On pense que ces canons sont rayés.

Pendant la nuit du 8 courant, la détonation accidentelle d'un fusil, dont la balle vint frapper un citoyen à l'épaule, créa une espèce de panique. On croyait à une attaque des Prussiens.

Tous les habitants ont reçu l'ordre d'amasser trois mois de provisions ou de quitter la ville.

La guerre en France.

Le *Défenseur*, de Saint-Etienne, publie la lettre suivante, adressée par un franc-tireur provençal au secrétaire de ce journal :

Besançon, le 17 octobre 1870.

Mon cher ami,

Deux mots à la hâte, sur mon lit à l'hôpital, où me retient une légère blessure à la cuisse, et ensuite une marche forcée.

La garde mobile et la garde nationale des Vosges avaient abandonnés au milieu